

Shirley Kaufman

Racines en l'air

traduit de l'américain par Claude Vigée

NE'HAMA

Elles ont changé son nom
en Nellie. Toutes les filles.
Pour être Américaine.
Et lui coupèrent les cheveux.

Elle n'a pu renoncer
à ce qu'elle pensait avoir perdu.
Elle levait la tête pour surveiller
les rues comme des fissures au plafond
où le même garçon roulait toujours à bicyclette
jusqu'au portail de sa maison en Russie.
Elle le voyait trembler
dans la vapeur sur son verre de thé
une fois le samovar enlevé.
Elle était Anna Karénina
mariée à quelqu'un d'autre.

Ah elle était belle. Elle pouvait se changer
en aigrette à chevelure de cuivre.
Se transformer en figuier.
Se muer en chien-loup sibérien.
Elle pouvait se métamorphoser en opale
tournant au vert. Elle pouvait nous noyer
dans le lac de sa peau douce.

Quand elle hache la gousse d'ail, son rythme
se meut comme un langage dans ses poignets,
échauffant ses mains
quand elle la frotte
sur le gigot d'agneau.

Quittant la cuisine elle pleurait
sur des photos qui ne nous disaient
rien de neuf

Jusqu'à ce que la petite lampe à côté de son lit
se perde une fois de plus sous la couverture
où elle rampait, cherchant
quelque chose qu'elle avait oublié
ou bien de l'argent dans son ancienne maison
sous les mouchoirs, cherchant
des pièces de rechange.

Elle avalait ce que nous apportions
parce que nous le lui disions.

Le rabbin sait
le psaume 23 à l'envers
et il prétend être venu pour un mariage.

Accorde-moi une faveur, plaide-t-elle encore
sous les roses,
mendiant une preuve de fidélité
ou d'amour. Si je dis oui,
elle serait capable de demander n'importe quoi, comme :
reste ici avec moi
ou : ramène-moi à la maison.

C'est mon visage qui me fixe
hors de son portrait
ridé et vieux
comme un enfant nouveau-né

déporté là
à l'avant de moi-même
ou apprenant des vers par cœur
en les rabâchant dans une pièce insonorisée
jusqu'à ce que le sourire se fige sur place
et que les lèvres restent gelées
comme un trou dans la glace
dans lequel est tombée une enfant.

LÉAH

*« Mais Rachel était belle »
(Gen. 29, 19)*

Je fais ce que je dois faire
comme une fille obéissante
ou un chien. Pas pour tes doigts
enfoncés dans ma chair. Je t'épie
chaque jour ainsi que tu la guettes.
Puisque je suis la laide,
celle poussée dans ton lit
la nuit quand tu ne peux
dire la différence.

Je porte un autre
fils au-dedans de moi, et pourtant
c'est encore elle que tu guettes. Elle ne s'affaisse pas
comme je le fais après chaque naissance
jusqu'à ce que tu me remplisses de nouveau.

Pourquoi ne peux-tu me regarder
en plein jour, ou saisir
ma main et la presser
contre ta bouche ?
Je ne suis pas un caillou, une coquille
que ton pied fait rouler
dans le sable. Désertée
par la vie.
Peut-être ne suis-je que cela.
Tes fils m'ont sucée et laissée
vide.

Je quitte ta tente à l'aube
et je marche jusqu'à la rivière où je
rejette mes habits,
et l'eau me montre
mon corps flottant
à la surface. Il frissonne
quand je touche le dôme bleu
de ton enfant à naître.
Je touche mon être non-désiré
où la peau lisse
s'étend par-dessus mes seins,
les veines argentées. Je suis glacée.

Je pénètre dans l'eau
comme tu me pénètres. Vite.
Comme le font les insectes,
en plein vol. Le choc en retour
me soulève,
et je nage avec fureur
à contre-courant.

LE MONT DES OLIVIERS

Les collines à l'est glissent vers le désert
depuis le Mont des Oliviers,
un processus lent que les indigènes ignorent.
Le café est doux et amer
dans les petites tasses.

Que fais-tu donc à Jérusalem ?

Un âne chancelle au-dessus de la pente
du cimetière, transportant un fardeau de rocs.
Tout étincelle.
Sous le martèlement du soleil
tout se change en mica éclatant.

Seuls les morts sont ternes.
Ils ont toutes les réponses.

C'est une journée claire. Quand je me retourne
je peux voir les montagnes de Moab
qui se renouvellent dans l'éloignement bleuté
du côté opposé.

La Mer Morte scintille dans les bas-fonds du monde
comme l'eau noire, originelle.

BREST LITOVSK

Ma mère se rappelle comment elle était assise
dans la charrette à côté de son père
quand il roulait à travers les terres
du grand propriétaire absent pour la collecte des loyers.

C'était près de Brest Litovsk,
les noms ne cessaient de changer et les paysans
les fixaient du regard et payaient.

Du paysan au grand-père, du Polonais au Juif,
chacun trafiquant avec l'autre,
des pas qui ne menaient nulle part
comme la route vers la frontière.

Quand vinrent les Cosaques, chargeant à travers la ville,
ils verrouillèrent les portes et les fenêtres
et se cachèrent sous les lits. Ils placèrent des oreillers
sur la bouche des enfants
pour étouffer leurs cris.

Il n'y avait aucun été dans ce paysage,
même le langage disparut.
Cinquante ans plus tard tout ce dont elle se souvenait
c'était de la chemise blanche de son père,
et qu'il était toujours si propre.

LE BOUDDHA DE SÖKKURAM

*Dans le silence
tous les extrêmes sont identiques.
(Roberto Juarrez)*

Quand la lumière flamboie de la mer
vers la montagne et que le joyau
dans le front de granit blanc du Bouddha
prend feu, le soleil
laboure tout en argent.

Il ne regarde rien,
ses yeux sont clos

de la même façon que nous nous éloignons
pour voir plus clairement.

Pierre muette contre pierre,
il est fait de l'afflux
et du reflux

comme dans la Pietà, la longanimité
même de ses orteils
érodés et baisés jusqu'à l'éclat lumineux.

Si tu suis le chemin de Kyōngju
jusqu'au pied de la colline
où les rois gisent enterrés
tu arrives à une énorme tulipe noire
renversée. La cloche
refusait de sonner quand ils l'ont démoulée,
alors ils l'ont refondue
et jeté un enfant dans le bronze en fusion.

Le dragon fut apaisé.

Un feu de quelle taille faut-il
pour une petite âme ?
ou que le corps d'une petite fille
se consume en s'arrachant à son cri
jusqu'à ce que seul le cri perdure
hors du creux où ses côtes
appelaient sa mère

si nous croyons à de telles histoires.

Cela se passait il y a douze cents ans.
Personne ne la fait sonner maintenant.

L'histoire est un tapis à double surface que nous renversons
quand les couleurs se fanent.
Il est étendu face contre le sol
afin que nous la laissions arriver à autrui
ou bien dans l'art.

SAUVER SA PEAU

Pendant le mois qui précède la chute des feuilles,
tout se cramponne
pour sauver sa peau. Quand je m'arrête
sur le sentier où les lézards courent
en tous sens dans les bordures de fleurs, un
lézard s'arrête avec moi. Il pourchassait
son ombre en remontant le flanc abrupt
de la colline. Maintenant il se tient immobile
et nous faisons ensemble l'étude d'un souci
au voisinage du lierre. Nous respirons tous les deux
aussi doucement que possible pour l'empêcher
de bouger, pour empêcher que cette minute ne
glisse dans la suivante.

(Poèmes extraits du recueil
Roots in the Air, Copper
Canyon Press, 1996.
Shelley Poetry Award,
American Poetry Society, 1996)